

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os} 367 à 385.

LES BUREAUX.

J'avois quitté ma province pour venir faire fortune à Paris. Il me falloit une place et je crus avoir bien deviné pour en obtenir une, d'ouvrir un *Bureau de placement*. Je ne doutai pas qu'en cherchant pour les autres des moyens d'existence, je ne finisse par en rencontrer qui seroient à ma convenance et dont je profiterois. Je m'établis dans un quartier fréquenté. Je distribuai des annonces, je me fis inscrire dans les Petites Affiches. La première figure qui se présenta fut celle d'une vieille duègne qui demandoit à entrer chez un jeune homme seul, pour tenir sa maison. La folle! qui auroit voulu s'en charger? Personne ne répondit à son appel. J'ai toujours pensé que ce début m'avoit porté malheur. Je dois l'avouer, de ceux ou celles qui tour-à-tour, vinrent s'adresser à moi, aucun n'eut plus de chance.

Je demeurois en face d'une *Boîte aux lettres pour Paris et pour les départemens*.

Chaque matin, chaque soir, à toutes les heures on la levoit, et toujours elle étoit remplie. Il me sembla que le bureau où se réunissoit le produit des boîtes d'un arrondissement devoit mettre à même de vivre dans l'aisance. Je sollicitai vite un *Bureau de poste*. Il n'y en avoit point de vacant dans l'intérieur de la ville. Celui qu'on m'accorda étoit situé à l'extrémité de la banlieue. Les gens qui m'entouroient savoient à peine lire; à plus forte raison ne savoient-ils pas écrire. Delà point de lettres ou seulement quelques-unes que j'avois à enregistrer, quand venoit le dimanche. Ma besogne se réduisant à-peu-près à rien, à rien aussi tomboit mon bénéfice. Pour augmenter l'un et l'autre, je formai un *Bureau de correspondance*. Jamais écrivain public ne fut plus discret ni plus expéditif: j'entrois à merveille dans les intentions et dans les intérêts de

mes pratiques. S'agissoit-il d'exprimer les regrets d'une tendre blanchisseuse séparée de son objet, dont elle soupçonnoit la fidélité? Mes phrases étoient d'un pathétique à fendre le cœur. Falloit-il réclamer, au nom d'un jardinier-fleuriste, le prix de certaines caisses d'oranger fournies à quelque dame de la chaus-sée d'Antin, pour le compte d'un de ses chers adorateurs? Mon style devenoit brillant des fleurs de rhétorique les plus propres à séduire un mauvais payeur. Mais hélas! les jours, les semaines, les mois se passoient sans réponses, et mes minutes, mes soins, mes talens, restoient sans récompense, ou bien mes honoraires étoient si bornés qu'il me fallut encore de ce côté plier incessamment bagage.

Une veuve de ma connoissance faisoit valoir, au Marais, un bureau de tabac. J'allai lui faire ma cour, mes vœux furent agréés, les noces suivirent de près ma déclaration, et je commençois à jouir de la vie, lorsqu'un jour que j'étois à causer avec ma femme, auprès de nos pots et de nos carotes, voilà qu'elle s'avise de m'éternuer dans le nez. J'aurois pu me contenter de lui dire : *Dieu vous bénisse!* Mais il m'échappa un : *Que le Diable t'emporte!* qui troubla pour jamais le ménage. Je ne pus, quoi-que je fisse, ôter ce *Diable* de l'idée de ma vindicative moitié. Elle me bouda, elle me chicana. Ma foi, ne trouvant plus la paix au logis, je cherchai ailleurs des distractions. Ma femme qui s'ennuyoit seule, permit à quelques voisins de venir faire la conversation sur le comptoir. L'un amenoit l'autre; quand je rentrois, j'étois sûr de trouver grande compagnie. Chacun pre-noit de mon tabac, personne ne payoit, et de cette façon, le fonds s'en alla en poussière. Madame vit le mal quand il n'étoit plus temps de le réparer. Elle en fut cruellement punie! O Dieux! elle en sécha de douleur, je la perdís au printemps de son âge, elle entroit à peine dans sa cinquantième année.

Dans mon désespoir, ne pouvant plus habiter la boutique où des nœuds d'abord si doux s'étoient formés, puis s'étoient rompus; je troquai ma commission contre celle d'un directeur de *Bureau de loterie*. Cet arrangement fut approuvé par les chefs, et de cette fois je crus que la roue de fortune alloit décidément tourner pour moi. Mes actionnaires étoient en veine, tous gagnoient, mes remises s'élevoient assez haut, je faisois des économies... L'appétit me vint en mangeant. Une belle nuit je rêvai que je descendois quatre à quatre les marches de l'escalier du dôme des Invalides. Quatre à quatre! quel signe flatteur! quel avertissement du ciel! ce sont des numéros qu'un génie bienfaisant m'envoie. 4! les quatre élémens, les quatre parties du monde, les quatre saisons, c'est clair, il faut prendre le numéro 4. Puis 4 fois 4 font 16; 4 fois 16 font 64; enfin, 4, ajouté à 16 et à 64 donnent 84, n'est-ce pas justement un quaterne qui m'est promis et que je ne dois pas laisser échapper? Je fais ma mise. Le tirage a lieu, je perds, tant mieux, mon gain eût été trop modique. En nourrissant quelque temps mes numéros, j'arriverai à un bénéfice présentable. Soit, c'est

dit, je double, je tierce, je *martingalle*, je fais si bien qu'en moins de deux mois, mes épargnes, mes ressources, mon bureau, tout disparaît. Admirez la fatalité de mon étoile : dès que je cesse de jouer, voilà mes quatre numéros qui sortent ! Il y avoit de quoi se pendre. Je ne me pendis point. Je me présentai au *bureau de charité* de la division ; là on m'avança la somme nécessaire pour m'en retourner à pied dans ma famille. En route, inspiré par la belle nature, je me suis rappelé mes premières études, mes premiers plaisirs ; les idées noires de la capitale se sont dissipées ; ma verve s'est ranimée, j'ai composé un poëme touchant sur les douceurs de la vie provinciale, je l'ai présenté à mon père, il l'a accueilli avec indulgence, le bon père ! Encouragé par ce succès, j'ai broché des épîtres à tous les personnages marquans du pays. Enchantés de mes louanges et pour me fixer près d'eux ils ont travaillé à me procurer un emploi qui fût d'accord avec ma qualité de poëte, et peut-être vous conviendrez qu'ils n'ont pas trop mal réussi, puisqu'ils m'ont fait avoir un *bureau de timbre* !

**.

REVIENS, MA FILLE!

ROMANCE.

AIR : *Bouton de rose.*

Reviens, ma fille!

De ton exil j'ai trop gémi ;

Reviens consoler ta famille :

Je ne suis père qu'à demi...

Loin de ma fille !

Reviens, ma fille!

Auprès de ton meilleur ami,

Du tendre chef de ta famille...

Ta place est près... tout près de lui...

Reviens, ma fille!

Reviens, ma fille!

Ce cœur, flétri par la douleur,

Étoit sans appui, sans famille...

Reviens, j'ai retrouvé mon cœur...

Avec ma fille !

Revoir sa fille

Pour être triste en la quittant,

Pour faire une double famille...

Est-ce voir?... C'est à chaque instant

Quitter sa fille!

J'ai vu ma fille

Dormir sous le toit paternel;

Pour moi, quel jour pur naît et brille!

Quel ange est descendu du ciel!...

J'ai vu ma fille et de Madrid

Ma chère fille !

Le plus funeste coup du sort
Dans le deuil plougea ta famille ;
Puisse-je être ta mère encor....

Ma chère fille !

Oui, chère fille !

Celle que je n'ose nommer,
Au ciel précédant sa famille,
M'a laissé son cœur pour t'aimer....

Ma pauvre fille !

M. LE PRÉVOST-D'IRAY.

Coup-d'œil sur la Chine. (1)

SECOND ARTICLE.

La cinquième planche du tome 1^{er}. représente deux bonzesses ou religieuses, l'une rasée et soumise à une règle austère, l'autre mitigée et exempte de la clôture. Le costume de la première consiste en une robe très-ample, de couleur foncée et à larges manches ; son bonnet est cylindrique, peu élevé, plat en dessus et de couleur brune. La bonzesse mitigée a un costume plus élégant ; sa robe longue, et à manches serrées, est enrichie de broderies ; et, par dessus, elle a un surtout sans manches, à carreaux noirs et blancs. Elle tient de la main droite un *émouchoir* servant à la fois à rafraîchir l'air et à chasser les insectes importuns. Ses cheveux, séparés avec soin sur le front, se réunissent par derrière en une longue natte.

Sur la planche sixième on voit deux marchands de fruits. Il n'existe en Chine que très-peu de vergers, mais les paysans des environs de Pékin entretiennent des arbres fruitiers autour de leurs habitations.

Pour conserver les châtaignes, les Chinois ont un procédé bien préférable à celui de nos cultivateurs du Limosin et du Piémont. Au lieu de les exposer à la fumée, ils les mettent dans l'eau, choisissent celles qui vont au fond, et après les avoir fait sécher au soleil, ils les trempent dans de l'eau de sel, et achèvent de les dessécher dans des paniers ou des filets exposés au grand air.

Pour conserver les citrons et les oranges, ils creusent une fosse profonde de sept à huit pieds, dans une terre sèche ; mettent au fond deux ou trois pouces de paille de riz hachée, rangent ensuite les oranges de façon qu'elles ne se touchent point ; et après avoir formé avec des claies plusieurs couches alternatives, ils ferment l'ouverture de la fosse avec un couvercle de terre cuite, dont les bords sont enduits de terre glaise.

(1) Deux volumes in-18, prix, 7 francs, et, port franc 8 francs, avec les 28 figures coloriées, 12 francs, et, 13 francs, port franc, à Paris, chez Nepveu, libraire, passage des Panoramas, n^o 26.

La septième planche représente un traiteur ambulant. Ces cuisiniers portent et les comestibles à préparer, et les ustensiles, et le feu avec lequel ils les font cuire, et des mets tout cuits. Pour cela, ils ont deux boîtes carrées, à plusieurs étages. L'une contient la provision de comestibles et les mets préparés; l'autre, la marmite et les casseroles. Ils portent ces boîtes sur le bras ou sur l'épaule, par le moyen d'une forte traverse de bois.

La salubrité du climat rend innocent à la Chine ce qui, ailleurs, seroit très-pernicious. Écoutons le P. Amiot :

« Malgré les alimens peu salubres, tels que la chair de la plupart des animaux domestiques morts de vieillesse, de maladie ou tout couverts d'ulcères, dont les Chinois en général font leurs délices; malgré la malpropreté et toutes les inconvénients d'un logement bas et resserré, où tous ceux d'une même famille sont, pour ainsi dire, les uns sur les autres, il n'y a jamais de peste et presque point de ces maladies épidémiques si communes dans notre Europe.

« Tout se conserve ici pendant un espace de temps considérable sans être sujet à la corruption..... Les sangliers, les cerfs, les chevreuils, les lapins, les lièvres, les faisans, les canards, les oies et tout le gibier qu'on apporte de Tartarie dès le commencement de l'hiver; les poissons, tant gros que petits qu'on y apporte des rivières de Leao-Toung, se conservent, sans le secours du sel, dans leur état de congélation, deux et trois mois de suite, quoique, chaque jour, on les expose au marché, et qu'on les porte du marché dans les maisons particulières, puis des maisons particulières au marché, jusqu'au débit total, qui n'a lieu ordinairement que vers la fin de mars. »

Sur la huitième planche c'est encore un cuisinier ambulant; mais avec un autre appareil, et à côté de lui, un marchand d'œufs colorés. On voit sur la neuvième un marchand de pigeons et de cailles. On n'achète pas seulement les cailles à la Chine pour les manger, mais pour les aguerrir et les dresser aux combats. On y fait aussi combattre les cigales.

« Ce fut, disent les missionnaires, un pauvre lettré, qui mit les cigales à la mode en Chine. Ne sachant de quelle industrie tirer ses moyens d'existence, il alla dans la campagne, choisit de belles cigales, leur fit de petites cages, et les porta dans les rues de *Tchang-Ngan*, qui étoit alors une ville riche et voluptueuse. C'étoit une nouveauté : elle réussit; l'ascendant de la mode fit trouver agréable à la ville le cri (1) de la cigale, dont on étoit excédé dans les campagnes. Les femmes de l'empereur,

(1) On sait depuis longtems à la Chine, que la cigale n'a point de voix proprement dite; que les sons aigus qu'elle fait entendre ne sortent point de la bouche, mais sont produits par la vibration d'une membrane située à l'abdomen; car le nom chinois de cet insecte est *houé-ouen*; ce qui signifie : *criant ou chantant par les flûtes*.

les dames du palais voulurent en avoir. On créa sérieusement un emploi pour des mandarins qui devoient en fournir une certaine quantité de toutes les tailles, formes et couleurs. Ce ne fut pas assez de les voir, de les entendre de toutes parts, les arts s'empressèrent de les imiter; on en broda sur les vêtemens; on en fit en pierre de *yu*, d'or et de pierreries. Les cigales ont perdu leur vogue parmi les grands, mais les enfans et le menu peuple ont continué de s'en amuser. »

~~~~~  
D I S T I Q U E .

Voulez-vous discerner un normand d'un gascon ?  
L'un ne dit jamais oui, et l'autre jamais non.

FATOLLE.

~~~~~  
*Tout nouveau
Tout est beau.*

Ce dicton populaire peint le caractère du Français. S'il ne rencontre pas des plaisirs, il trouve au moins des distractions; son cœur est vide quelquefois; son esprit est sans cesse occupé: sans cesse sur l'aile du désir il poursuit la nouveauté qui lui échappe du jour au lendemain.

Cette fille de la curiosité et de l'ennui n'avoit point d'asile. Bannie de la Grèce où la moindre innovation étoit un crime, et où l'exil fut la récompense du musicien qui pour rendre sa lyre plus mélodieuse, y avoit ajouté une cinquième corde; dédaignée dans l'Orient où les mœurs, les habitudes, les usages sont les mêmes depuis des siècles, la nouveauté se réfugia dans les Gaules. Elle y fut accueillie, et choisit sa demeure sur les bords de la Seine, parmi ces esprits ardents qui semblent s'être échappés des mains de la Divinité, lorsqu'elle n'avoit encore assemblé, des élémens de la création, que l'air et le feu. (1)

Que ne lui doivent pas les arts qui trouvent jusques dans ses conceptions les plus bizarres, des moyens de fixer l'attention et souvent de satisfaire le goût? Qui n'aimeroit, par exemple, ces meubles frais et légers, ces formes pures, qui ont remplacé l'ameublement lourd et contourné du siècle dernier? Leur fragilité même est un bien pour l'industrie.

Artistes, quels que vous soyez, voilà votre divinité. Elle seule peut vous conduire à la fortune. Vous aussi, enfans d'Apollon, offrez votre encens à la nouveauté. Sans elle, sans le cachet de l'originalité, vous ne serez jamais que de serviles copistes. J'en étois là; j'allois parler de la reconnaissance qu'elle est en droit d'exiger des conteurs de société, des commères babillardes, des furets d'anecdotes; j'allois la montrer donnant du crédit à ce somnambulisme qui voit tout, en fermant les yeux; à cette doctrine qui dérange les cervelles, en faisant l'analyse du cerveau; aux pièces de théâtre, aux romans, etc.,

Ayuntamiento de Madrid

(1) Voyez les *Lettres d'une Péruvienne*.

qu'elle protège et fait valoir, du moins pour un jour ; j'allois enfin..... quand une femme charmante survint, parcourut ce que ma plume venoit de griffonner, et s'écria : est-ce que la mode n'aura pas son tour ?

Oui, lui dis-je. Je la connois pour la fille chérie de la nouveauté, et je sais que celle-ci va constamment pour elle, chercher dans l'histoire, dans les monumens, dans les pays lointains, ce qui peut en soutenir et en accroître l'empire. De là ces coëffures hier à la Titus, aujourd'hui à la chinoise ; ces casques et ces guimpes, ces brassards de mousseline et ces capuchons. Pourvu qu'elle soit nouvelle, toute parure est adoptée ; et souvent la plus extravagante est celle qui obtient la préférence.

Mais ce n'est pas seulement à l'art de se bien mettre que la nouveauté borne son influence sur les femmes ; elle n'agit que trop sur leurs affections. Belles ! je vous pardonne de l'admettre à votre toilette ; mais fermez lui votre boudoir. Elle ne vous y ménageroit des plaisirs qu'au prix des sentimens ; et la nouveauté, qui ne se plaît qu'au changement, ne les connoit pas. Qu'elle exerce donc ses caprices sur vos amans, mais qu'elle respecte vos amis. Plus ceux-ci sont anciens, plus vous leur devez être attachés ; cette ancienneté fait votre éloge et le leur. Aimer d'amour n'est que le besoin des sens ; aimer d'amitié est le besoin du cœur ; quand le premier s'affoiblit, le second vous dédommage, et la douce flamme du bonheur succède aux étincelles de la volupté.

Monsieur le Rédacteur,

Vous conviendrez que dans le journal du 15, je suis mené rudement au sujet d'un duel qui a eu lieu à Lyon, et dont j'ai rendu compte.

En trois lignes, on me donne un démenti, et l'on me qualifie du titre de calomniateur : c'est me traiter comme un Basile.

Il faut de toute nécessité que je me défende. Le pas seroit difficile, si je n'avois sous la main les preuves les plus évidentes de la fidélité de mon récit.

M. de *** existe, dieu merci. Son affaire s'est passée, il y a quinze ou vingt ans. Il voyageoit alors pour son plaisir. Il est maintenant fixé à Paris pour le bonheur de tous ceux qui le connoissoient. C'est lui-même qui m'a raconté son aventure et de manière à me faire penser qu'il conservoit un doux souvenir de la bonne Mariette. Cette batelière est encore à Lyon sans doute. On peut prendre son témoignage, et, de la sorte, je serai lavé du reproche sanglant que l'on m'a adressé.

Moi, de gaité de cœur, calomnier les dames !

Non, je n'en eus jamais la coupable pensée.

Au reste, monsieur le Rédacteur, il importe à ma tranquillité, que je fasse ici ma déclaration : c'est que je n'écris ce petit plaidoyer, que dans la persuasion que c'est une dame qui a

réclamé contre mon article. Ce n'est qu'avec les dames que je veux avoir quelque chose à démêler. Si c'est un monsieur, je passe condamnation, et lui donne gain de cause. Vous reconnoîtrez dans cette réserve expresse les sentimens qui constamment ont gouverné et gouverneront

Votre très-obéissant serviteur,
PRUDENTINI.

MODÈS.

Les deux tiers des chapeaux et des toques sont blancs; et la moitié de l'autre tiers, couleur de rose. On fait à presque tous les chapeaux une grande passe, et presque toutes les toques ont une forme très-haute. L'une et l'autre coëffure s'attache avec une bride d'étoffe. Les plus distinguées des toques de reps blanc ont de petites gances d'or pour garniture; leur dessus est plat.

Nous avons dit que la mode des bouquets à la jardinière reprenoit l'aveur; on met de ces bouquets sur des cornettes de soie, garnies d'un tulle plissé à gros plis.

Le velours épinglé orange est employé en chapeaux par quelques modistes. D'autres se contentent de mettre des garnitures orange sur du blanc; d'autres enfin font des chapeaux amaranthe, et y mettent des liserés verts. Les casques sont peu nombreux; mais la mode n'en est pas passée.

On porte les par-dessus extrêmement courts. Quelques-uns n'ont pour garniture qu'un simple rebord d'étoffe; d'autres ont un liseré, une torsade, une frange, un chef de cachemire. Aux uns est adapté un capuchon, aux autres une grande pélerine, ou un collet à schall (voyez la gravure 1165); d'autres ont trois pélerines étagées et ornées chacune d'une torsade. Sur du mérinos abricot une torsade bleu de ciel produit un bon effet. La mode des manchons arrive lentement: celle des souliers fourrés a fait de rapides progrès; on en porte beaucoup en velours plein.

Les robes parées sont à dos plat, c'est-à-dire, sans plis. De larges froncés et des cordons de fleurs, ou des rouleaux de satin; voilà les garnitures de beaucoup de robes de bal. Chaque jour on s'apperoit que les coëffures chinoises deviennent plus hautes: pour les trouver belles, il faut les voir de face.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1285.

Aujourd'hui 20, paroissent les gravures de Meubles, 367 et 368: il y a sur une de ces planches un Canapé et une Chiffonnière; et sur l'autre, un Serre-Bijoux et un Secrétaire.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.